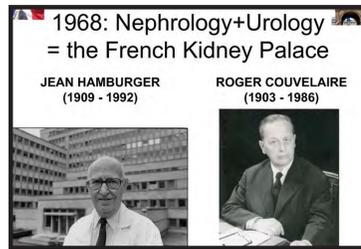


# Un Siècle de Radiologie à l'hôpital Necker 1896 - 1996

## L'ECOLE DU PROFESSEUR JEAN-RENE MICHEL (1922-2017)

Jean Hamburger, en créant la néphrologie et la transplantation, accentua la vocation de l'hôpital Necker à s'occuper du rein. Chichement installé dans des locaux peu salubres du Carré Necker, il s'inspira des Américains pour développer ses activités de néphrologue et de réanimateur. Roger Couvelaire aida Jean Hamburger à réaliser son rêve visionnaire sous la forme d'un grand bâtiment, un "Palais" spécialisé dans les maladies de l'appareil urinaire, où tout serait disponible, pour la prise en charge des soins, de l'enseignement et de la recherche. Il est donc, pour le radiologue, l'homme qui

Jusqu'aux dernières années 60, l'hôpital Necker était un hôpital général qui, depuis des lustres, était nationalement renommé pour la qualité de sa chirurgie urologique. Après les pionniers du début du siècle qui travaillèrent avec Guyon, Albarran et Lequeu, Roger Couvelaire, qui succéda à Michon en 1958, doit être salué pour la pertinence de sa vocation radiologique. Quand nombre de ses collègues prônaient encore l'endoscopie en urologie complétée par des cathétérismes à la sonde-bouchon de Chevassu et les urétéro-pyélographies rétrogrades inductrices de septicémies et d'anuries mortelles, Roger Couvelaire proclama haut et fort la suprématie de l'urographie intra-veineuse première pour le diagnostic des uropathies. Luttant notamment contre l'emploi abusif de la compression urétérale, Couvelaire fit faire ses UIV par un manipulateur dédié, avec une originalité particulière : il avait élaboré un processus de rationalisation de l'UIV avec une demi-douzaine de protocoles adaptés aux grandes uropathies qu'exécutera, jusqu'en 1968, le dernier vrai successeur de Contremoulins, Bernard Leroy, aussi célèbre pour la tonitruance de ses incessants coups de gueule que pour l'intense fidélité de son action syndicale à la CGT. Formé à la radiologie urinaire, à Cochin chez Fey et son radiologue Truchot, la carrière du "Professeur Leroy" débuta réellement quand il se trouva manipulateur de radiologie chez Roger Couvelaire. La radiologie urinaire comportait des examens peu aimés des médecins, telle l'urétérographie rétrograde. Celle-ci devait être en principe réalisée par les externes, qui se défilaient le plus souvent. Leroy devint un « urétérographe », au point que le médecin du travail songea à lui interdire de continuer la pratique de son métier quand son pouce menaçait d'être radio-nécrosé. Son autorité devint telle que l'on ne parlait que du "Professeur" Leroy, ce qui n'alla pas sans poser quelques problèmes de subordination hiérarchique, notamment avec le service de radiologie de Jean Dubost. Constamment soutenu par Roger Couvelaire et ses assistants, notamment Jean Auvert, après des années de rébellion contre le « pouvoir médical », Leroy changea totalement de comportement lorsqu'il finit sa carrière comme surveillant général de Jean-René Michel, de 1972 à 1983. Celui qui



offrit à l'uroradiologie le service indépendant et polyvalent dont elle avait besoin pour mettre fin à celle dépassée faite par l'urologue et son manipulateur. Le néphrologue savait l'importance de l'imagerie dans sa discipline, quand se développait à Harvard, chez J.P. Merrill, et à l'UCLA, chez M.H. Maxwell, le concept d'hypertension artérielle rhino-vasculaire. Encore fallait-il trouver le radiologue pour cette aventure. Vers 1962, Jean Hamburger fut appelé à être membre d'un jury de Bureau Central en radiologie auquel se présentait Jean-René Michel, un jeune collaborateur de Jacques Lefebvre, déjà réputé pour son ardeur au travail, sa rigueur et sa force de caractère. Ils lui suggèrent de prendre des fonctions d'adjoint dans le service de radiologie centrale de Necker. Il accepta d'autant mieux qu'il avait conservé de son externat chez René Küss un excellent souvenir de l'urologie. Succédant à Jean Hicel, parti à la Salpêtrière, il devint l'adjoint de Jean Dubost, jusqu'en 1965. Sa première élève fut Marie-Christine Plainfossé née Lorin, une cardiologue convertie qui y commença son clinat en 1964. A cette époque, la loi du Syndicat des Electro-Radiologistes des Hôpitaux était drastique: on devait choisir à l'ancienneté le premier poste vacant sinon on passait en queue. Pour être certain de pouvoir ouvrir le nouveau service en construction dans le "Palais du Rein", Jean-René Michel dut s'exiler à la Salpêtrière pendant trois ans. Il ne s'y plut guère mais il y écrivit, avec ses amis Guy Lemaître et Jean Tavernier, le tome uroradiologique, vite épuisé, du traité de radiodiagnostic en quinze volumes, édité par Hermann Fishgold chez Masson; il publia également, avec Guy Pallardy, une monographie sur l'urographie intraveineuse.

En octobre 1968, J-R Michel s'installa dans son service flambant neuf de la Clinique du Rein. Il se lança alors dans une aventure titanique dont naîtra l'école française de la radiologie urinaire moderne. Jacques Masselot fut intimement associé à ce lancement, jusqu'à son départ, en 1970, à Villejuif, puis à Nantes. Peut-on imaginer ce que fut l'impact de l'ouverture d'un service de huit salles de radiodiagnostic, dont une d'angiographie, intégralement dédié à la radiologie urinaire, fonctionnant à plein temps pour desservir deux énormes centres, l'un de néphrologie à l'est, l'autre d'urologie à l'ouest ? Seules et encore, la Mayo Clinic et la Cleveland Clinic pouvaient lui être comparées, quand on y faisait quotidiennement une cinquantaine d'urographies intraveineuses, une vingtaine d'urétrocystographies et jusqu'à une demi-douzaine d'angiographies rénales que seuls le patron et ses chefs de clinique avaient le droit d'interpréter. On voyait en un an à Necker ce que l'on ne voyait pas en dix à San Diego.

J-R Michel fut le premier radiologue français à choisir le plein temps hospitalo-universitaire dès que la réforme Debré fut appliquée. On rencontre exceptionnellement un homme à la puissance de travail aussi réellement phénoménale. Debout avant l'aube, couché quand il n'y avait plus rien à faire, donc tard dans la nuit, il fut au four et au moulin de son service, sans défaillir, de 1968 à 1988. Il n'est que de voir la liste de ses élèves pour comprendre l'importance du passage « chez Michel » durant un parcours d'internat. Limougeot d'origine, ancien pilier de rugby, grand voyageur devant l'éternel, invulnérable à la maladie, rien ne lui échappait. Il savait tout faire mieux que n'importe lequel de ses collaborateurs, y compris ses manipulatrices dont il dirigea l'école pendant une vingtaine d'années. Tempêteux en permanence mais sans méchanceté, il menait ses gens comme un équipage de galériens mais on ne venait pas chez Michel pour le farniente ; il était renommé pour tenir ce qu'il promettait, à savoir une excellente formation, mais pas de certificats de complaisance. L'homme était d'abord un excellent clinicien très proche de ses malades. Il fut un grand enseignant, aussi talentueux qu'infatigable, et le « staff » du mercredi après-midi avait une réputation nationale. Le « staff » du samedi matin était plutôt réservé aux étudiants. Cela représentait huit heures d'enseignement socratique par semaine.



La postérité doit retenir plusieurs des actions pionnières de Jean-René Michel. D'abord une lutte incessante pour que toute urographie intraveineuse soit pensée comme une œuvre artisanale unique, adaptée non pas à un schéma rigide mais à chaque cas clinique. Il fut le premier à voir l'appareil urinaire comme un tout, incluant le bas appareil génito-urinaire. Son savoir encyclopédique sur la radiologie de l'urètre était inégalé dans le monde et son dernier livre resta longtemps une référence incontournable. On faisait, paraît-il, trop de clichés chez Michel, mais on n'avait jamais à les refaire. Il fut le premier radiologue à vraiment maîtriser l'emploi des produits de contraste iodés, en en démystifiant les dangers et en en offrant une prévention efficace. Faut-il rappeler l'antienne de nos questions d'externat : "L'UIV, faite après dosage de l'urée sanguine et test à l'iode et sans compression"?... Ses combats contre le mythe de « l'allergie à l'iode », qui n'auraient jamais pu être menés à bien sans Christian Debras et son équipe d'anesthésistes-réanimateurs, et pour imposer les produits de contraste de faible osmolalité, préfigurent les discussions actuelles du rapport coût/risque/efficacité des explorations radiologiques. A l'époque où il n'y avait rien d'autre pour affirmer une uropathie, combien de malades récusés par les pleutres de l'époque ont pu être examinés sans complications, grâce à la foi de Jean-René Michel dans la prémédication "corticoïde-acide E-aminocaproïque", dont il avait découvert les vertus à la suite d'un accident de la phlébographie cave occlusive décrit avec Gillot et Sotty. Ses leçons en matière de radiologie urinaire conventionnelle n'ont pas été oubliées et nombre de ses techniques restent pratiquées telles qu'il les a codifiées. Premier à exprimer clairement l'anatomo-physiologie radiologique de l'appareil urinaire dans le temps et dans l'espace, il bannit la symptomatologie descriptive botanique des pionniers, poétique mais inopérante. Ses archives, riches de plus de cent mille dossiers, personnellement répertoriés, photographiés et indexés à la main, ont servi une bonne centaine de travaux scientifiques et sauvé nombre de situations désespérées, dont les conséquences de l'incendie des archives de la Clinique Urologique en 1980. Il y avait du bénédictin chez lui. Jean-René Michel favorisa le développement de l'échographie ultrasonore à Necker, menée à partir de 1978 par son adjoint, Jean-François Moreau. L'implantation, exemplaire par sa méthodologie, de la technologie numérique à l'Assistance Publique, fut à l'origine de publications de protocole d'expertise réglée du matériel d'imagerie. L'AP-HP, l'une des administrations hospitalières les plus réfractaires au monde au progrès technologique, mais parfois capable de sursauts stupéfiants, fit faire, pour une fois à temps, à l'échographie ultrasonore le bond en avant dans la qualité supérieure qui lui assura une place internationale enviable et enviée.



était entré dans la vie comme gargon-boucher en 1939, fut décoré chevalier de l'Ordre National du Mérite, par Jean di Matteo, remplaçant Jean Hamburger, souffrant, en 1981.

était entré dans la vie comme gargon-boucher en 1939, fut décoré chevalier de l'Ordre National du Mérite, par Jean di Matteo, remplaçant Jean Hamburger, souffrant, en 1981.

Les radiologues des Hôpitaux, avant la généralisation du passage par l'Internat, avaient tous la même obligation de franchir des étapes régies par des concours : attachât, assistantat, radiologicat. Ce parcours là imposait de connaître la théorie mais aussi la pratique des gestes techniques. Ce fut à ce prix que le monopole de la radiologie médicale put s'affirmer. Toutefois, pas plus que son maître Lefebvre, Jean-René Michel ne cultiva la lutte des classes. La collaboration étroite entre médecins et manipulateurs était obligatoire devant le malade, et sans concession à la théorie des photographes. Contremoulins n'avait pas réussi à faire créer une école de radiologie à Necker, l'Assistance Publique en ouvrit une à la Salpêtrière, avec Jean-Pierre May. Jean-René Michel la dirigea de 1968 à 1988 et incita tous ses collaborateurs à y enseigner. Jusqu'à la disparition du Certificat d'Etudes Spéciales de radiologie, le fameux CES, l'épreuve de manipulation fut imposée aux postulants radiologues. Il fut un des meilleurs instructeurs dans ce domaine. Le passage des « pratiques » à Necker fut un rituel pour une vingtaine de promotions de manipulateurs et de tous les étudiants du tronc commun. Mieux valait ne pas oublier de recentrer le tube sur le potter, systématiquement décalés l'un de l'autre !

